

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 16 (1878)

Heft: 43 [i.e. 44]

Artikel: Paris à la course

Autor: L.M.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Paris à la course.

La grande exposition universelle, qui a attiré dans la capitale de la France des millions de curieux venus de tous les coins du monde, reporte tout naturellement la pensée vers ce temps encore si peu éloigné de nous où l'on mettait 5 ou 6 jours pour aller de Lausanne à Paris.

Quelles angoisses n'éprouvait-on pas dans nos vieilles diligences ? Que les nuits paraissaient longues, lorsque, cahotés dans ces lourds véhicules, briesés de fatigue sur de méchants coussins et gagnés par le sommeil, on allait piquer une tête dans la poitrine de son voisin, qui accueillait toujours très peu gracieusement ces marques de tendresse.

L'espace laissé aux jambes du voyageur était si restreint qu'on ne tardait pas à souffrir d'un engourdissement général, de crampes intolérables, jusqu'au moment où quelqu'un n'y tenant plus, proposait de mélanger les fémurs et les tibias qui s'arrangeaient dès lors en X, au grand soulagement de tous.

Les voyages à Paris étaient si rares que dans nos campagnes, par exemple, ils prenaient l'importance d'un événement ; à tel point que lorsqu'un de nos compatriotes revenait au pays après quelques années de séjour dans la grande ville, on ne l'appelait plus que le *parisien*. Et tous de l'entourer pour lui faire raconter les merveilles auxquelles il avait assisté.

Aujourd'hui :

« Tiens ! d'où viens-tu ? Je ne t'ai pas aperçu cette semaine. »

— J'ai été à Paris pour traiter une affaire qui n'est pas encore bouclée. J'y retourne demain.

Allez-vous à la gare prendre un billet pour Vevey, par exemple, vous y rencontrerez 5 ou 6 connaissances, une valise à la main.

— Adieu, comment vas-tu ? Très bien et toi ? — Parfaitement.

Drelin, drelin, drelin... Les voyageurs pour Pontarlier, Dijon, Paris, en wagon !

— Excuse-moi, je vais faire un tour à l'Exposition.

— Vraiment. Si tu rencontres mon frère François, fais-lui mes amitiés... N'oublie pas la cousine, tu sais, rue Vide-Gousset, 29.

Un autre jour, c'est un train de plaisir qui entraîne vers Paris des centaines de gens impatients de voir cette ville célèbre dont ils entendent parler dès leur enfance, cette vaste exposition internationale, qui fait l'étonnement du monde entier.

Aussi comment résister à l'attraction d'un train de plaisir qui vous prend le soir à Lausanne, vous dépose le lendemain matin à Paris et vous rend, huit jours après, à votre famille et à vos amis, pour 30 ou 40 francs !

Ceux qui ont succombé à la tentation sont nombreux. Je suis un des coupables.

En fourrant à la hâte dans mon sac quatre ou cinq chemises, autant de paires de chaussettes et quelques paquets de cigarettes, — au risque de me faire aggrédier par les douaniers français, — j'en-

trevois déjà Paris, qui m'apparaissait au loin comme un mirage enchanteur. Je l'avais vu il y a quinze ans ; c'est égal ; cette diable de ville est comme le bon vin : elle rappelle.

De bonne heure à la gare, je monte en wagon et me blotti dans un angle assez convenablement capitonné. On m'avait dit, plusieurs jours à l'avance : « Tâchez de prendre un coin ! » Mais les amis qui me disaient cela ne songeaient guère que la même recommandation avait été faite à plusieurs, et qu'à chacun des 600 voyageurs prenant le train de Paris, une femme, un frère ou un voisin avait sans doute dit : « Tâchez de prendre un coin ! »

Sans compter les francs-maçons, qui en veulent trois.

Bref, je pris possession du mien, et en voyant la foule arriver à flots sur le quai, je dis tout bas comme le maréchal : « J'y suis, j'y reste. »

Tirant de ma poche le *Paris-diamant*, je résolus de ne plus m'inquiéter que de ma course et de parcourir ce livre intéressant jusqu'au moment où la nuit et le sommeil venant me surprendre, il glisserait doucement de mes mains. Dans ce moment de douce quiétude, deux gros garçons de Thonon et trois Genevois, dont les figures rayonnantes de joie et richement colorées n'accusaient guère de privations, sautent dans le wagon et déposent à mes pieds leurs gros sacs, bourrés de vivres et de liquides.

Et vive la joie !... Le moyen de lire tranquillement et de méditer, au milieu de pareils boute-en-train.

Le changement de train à Pontarlier amena dans notre compagnie un jeune compatriote, étudiant en médecine, à Berne. Son caractère doux et affable, sa conversation intéressante, tempérèrent peu à peu l'exubérante joie de nos voisins. Cet aimable compagnon de voyage, attirant ensuite notre attention sur l'heure avancée de la nuit, nous proposa une partie de sommeil.

De nombreux flacons s'étaient vidés en route et le calme se fit peu à peu. Il est de ces influences auxquelles on ne résiste pas indéfiniment.

L'étudiant sortit un plaid de son porte-manteau, et, au moyen de quatre épingle, le fixa au plafond du wagon pour atténuer la lumière du quinquet, qui ne jeta plus sur nos têtes qu'une pâle lueur. Je vis alors Genevois et Chablaisiens se coiffer d'une casquette souple et se mettre à l'aise. Tous se turent, et je me dis en m'arrangeant dans mon coin : Enfin !... nous allons pouvoir dormir en paix.

Hélas ! ce n'était qu'un moment de transition. Bientôt un concert des plus étranges vint troubler mon sommeil. Il y avait là des cornets, des trompes, des hautbois, des clarinettes fêlées. De ma vie je n'ai entendu ronfler si désagréablement. Cette aubade insupportable dura depuis minuit à 2 heures du matin. Je ne sais si l'un des instruments en réveilla un autre ; le fait est qu'à ce moment-là un des Genevois, assenant une vigoureuse claque sur le dos de son voisin, lui cria d'une voix enrouée par un

sommeil en torticolis :

— Voyons, Arthur, faisons-nous un piquet ?

Et, au bout d'un instant, tout notre monde était en liesse.

— A Dijon, un employé ouvre vivement la portière et pousse un voyageur dans notre compartiment.

— Monsieur, nous sommes au complet.

— Pas du tout, réplique l'employé.

— Pardon, nous sommes huit, c'est le nombre fixé pour le train de plaisir ; on nous l'a dit à Lausanne ; on nous l'a répété à Pontarlier.

— Pontarlier en est Suisse ; cela ne me regarde pas !....

— En v'là un géographe ! ajouta le Genevois.

Et le piquet d'aller son train sur un manteau étendu sur les genoux en guise de table de jeu.

A Sens, arrêt de 20 minutes. Il faisait jour. Je me promenais devant le buffet, lorsque deux braves paysans m'abordèrent :

— T'emballie si ne voilà pas le *Conteur* !

— Où allez-vous comme ça ? leur dis-je.

— Eh bien, pardieu, on y va.

— Où ? à Paris ?

— Alors !... Ecoutez, on ne sort pas souvent, nous autres de la campagne, mais on nous a tant raconté de cette exposition que nous avons dit : L'année est dure, mais ça fait rien ; nous voulons voir cet'affaire.

— Bon, bon, vous avez bien fait.

— C'est pas pou dire mossieu, mais ça nous fait bien plaisir de vous voir. En arrivant nous boirons un bon verre ensemble. Et pis dites-voir, puisque vous connaissez déjà Paris, ça vous ferait-il rien de nous aider à trouver une chambre ?...

— Aie ! Aie ! dis-je à part moi, te voilà pris !...

(A suivre.)

Deux malades sont aux bains de Z... et visitent le cimetière. Que cet endroit est triste ! dit l'un, j'aimerais mieux mourir que d'être enterré là.

Je ne suis pas de votre avis, répond l'autre. L'endroit me plaît beaucoup, et, si la cure me réussit, j'espère y être enterré.

Arithmétique. — Mon ami B. a trouvé une méthode de calcul que l'on doit recommander à toutes les personnes qui ont le calcul difficile.

De sa vie B. n'a pu réussir une addition. Que fait-il ? Il additionne deux fois, obtient comme de juste deux résultats différents..... puis il prend la moyenne.

Avis extrait de la *Gazette de Lausanne* du 19 mai 1826.

« Le sieur Théodore-Isaac Aubert, propriétaire au Grand-Bois, territoire de Vallorbes, prévient le public de ne rien confier à sa fille, Marianne-Jeannette Aubert, ni de la recevoir pour coucher ; le prédit son père se déchargeant entièrement de tout ce qui pourrait résulter à ce sujet. »

Un de nos bataillons de réserve qui faisait un cours de répétition à Bière, ne se distinguait guère par l'exactitude de ses manœuvres. L'instructeur Jaquet suait sang et eau sans pouvoir obtenir quoi que ce soit de ces pauvres soldats. Un jour où tout allait de travers, il s'écrie impatienté : Arrêtez ! arrêtez ! car je crois que depuis la mort de notre Seigneur on n'a jamais rien vu d'aussi triste !...

Chacun connaît les trois mots latins devenus célèbres, par lesquels Jules César annonça au Sénat la rapidité de la victoire qu'il venait de remporter sur Pharnace, roi de Pont : *Veni, vidi, vici* (Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu). Cette phrase est devenue d'une application familière pour exprimer la facilité et la rapidité d'un succès quelconque. En la modifiant quelque peu, cependant, elle exprime tout le contraire, témoin cette dépêche télégraphique qu'un étudiant envoyait à son père après avoir échoué ses examens : *Veni, vici, ratavi* !

C'est une jolie vertu, pour une femme de ménage, d'être économique, mais il faudrait ne pas exagérer. La preuve :

Un petit bourgeois tombe malade. La femme fait venir un médecin, qui prescrit au patient une potion quelconque et dit, en se retirant, à la femme, qui le consulte d'un regard anxieux :

— C'est trèsgrave !

— Ah ! mon Dieu ! mon bon docteur, fait l'épouse navrée, tâchez du moins de le traîner jusqu'à ce que j'aie usé mes robes de couleur !

Deux amis discutaient sur les bosses phrénotologiques. L'un des deux, palpant la tête de l'autre, lui dit : « Eh ! cher ami, quel creux tu as là sur la tête : c'est la bosse de l'intelligence. »

Théâtre. — L'ouverture de notre saison théâtrale a lieu demain par un attrayant programme : **La Closerie des Genets**, drame en 5 actes, de Fréd. Soulié, suivi d'un amusant vaudeville : *La consigne est de ronfler*. — A l'occasion de ce début de la troupe de M. Gaillard, nous nous abstiendrons de banales réclames en faveur de ce dernier ; il mérite mieux que cela. Nous nous bornerons à constater que notre directeur a fait ses preuves ; qu'il est de ceux qui savent tenir leurs promesses et ont droit à notre appui. Nous reviendrons sur son répertoire et la composition de sa troupe auxquels il nous paraît avoir mis tous ses soins. Espérons que dès demain, une salle bien garnie sera pour lui un encouragement et une nouvelle preuve de sympathie.

Faute de place, nous renvoyons la suite du feuilleton au prochain numéro.

L. MONNET.